Mélanges CRAPEL n° 26

LE CAPITAL DE MOBILITE : GENESE D'UN ETUDIANT VOYAGEUR

Elisabeth MURPHY - LEJEUNE

Despite the considerable efforts made by the members of the European Union, only a minority of students participate in international exchange programmes. Based on interviews with fifty students studying abroad, this article sets out to identify the distinguishing characteristics of this 'migratory elite'. Factors identified include personal and family background, previous travel experience, language skills and adaptability. The author suggests that this specific combination of institutional and individual features is sufficient to justify adding a new category, the student traveller, to the sociological typology of 'The Stranger'.

1 - Une élite migratoire : les étudiants voyageurs

Dans le contexte d'une Union européenne largement sédentaire¹, les étudiants voyageurs apparaissent comme une minorité qui accepte le défi de l'étranger. Prêts à "bouger", comme ils le disent souvent, les étudiants sont ouverts aux changements de décor, de langue, d'entourage personnel, de mode de vie, de manière de travailler, puisqu'ils recherchent cette différence, cette fissure d'avec le passé qu'exprime le désir d'aventure. Ce sont des jeunes qui ont fait le choix initial, pour une raison ou une autre, de l'internationalisation. Ils appartiennent à la famille de "l'élite migratoire" (the migratory elite) analysée par Musgrove (1963). Elite quantitative puisqu'ils constituent une minorité suffisamment peu nombreuse pour se détacher de la majorité de leur groupe d'âge2, ils possèdent également un niveau d'études élevé, parfois conforté de revenus familiaux supérieurs à la moyenne. Notre hypothèse est qu'ils représentent aussi une élite qualitative. Qu'est-ce donc qui différencie cette minorité encline à la mobilité alors que la grande majorité se satisfait de sa sédentarité?

Nous suggérons ici, en retraçant la genèse du parcours des étudiants voyageurs, qu'une des principales différences³ entre eux et leurs confrères d'une même classe d'âge réside dans ce que nous avons appelé leur capital de mobilité (Murphy-Lejeune, 1998). Le terme exprime à la fois ce qui sert de point de départ ainsi que la richesse que l'on accumule. Les voyageurs ont une longueur d'avance au départ sur la majorité sédentaire, nous allons le voir, et le séjour à l'étranger contribue à augmenter leur patrimoine. Ce capital de mobilité comprend quatre composantes principales : l'histoire familiale et personnelle, les expériences antérieures de mobilité ainsi que les compétences linguistiques, les expériences d'adaptation, et enfin certains traits de personnalité⁴.

¹ On estime le nombre de citoyens de l'Union résidant dans un autre état membre à 1,6% (Eurostat, 1995).

 $^{^2}$ Estimée dans l'ensemble de l'Union européenne inférieure aux 10% souhaités officiellement.

³ L'autre volet s'exprime sous la forme des motivations au départ.

⁴ Nous ne pouvons rendre compte ici de cette dernière composante.

Notre analyse s'appuie sur une cinquantaine d'entretiens menés auprès d'étudiants européens, regroupés en trois programmes de mobilité : les étudiants Erasmus, les mieux connus en Europe (Maiworm, Steube & Teichler, 1993), les assistants de langue, et les étudiants de l'Ecole Européenne des Affaires de Paris (EAP). Sur la base de ces données, on constate que les potentialités de vagabondage ne surgissent pas soudainement. Bien au contraire, elles s'inscrivent dans une histoire de vie et se nourrissent d'éléments du passé pour inviter le futur vagabond au voyage. Cette invitation précède donc l'expérience réelle dans son imaginaire et l'anticipe dans la mesure où le séjour à l'étranger est souvent conçu comme une étape biographique dans une trajectoire de vie. On pourrait même dire que l'un des traits qui distinguent l'étudiant voyageur de l'étudiant sédentaire est précisément cette vision anticipée du temps.

2 - L'histoire familiale de l'étranger

Parenthèse de liberté, l'expérience de l'étranger se construit en amont dans un cadre biographique et historique! Dans quelle mesure l'histoire familiale influence-telle la trajectoire indi-viduelle? A première vue, l'hypothèse consistant à établir un lien déterminant entre certains contextes familiaux et le désir de vagabondage est séduisante. Les familles de nos répondants semblent souvent ouvertes à l'étranger si l'on en juge par le nombre de familles d'origine mixte, par les périodes de vie passées hors du pays natal, par les voyages accomplis ou rêvés, ou encore par les décisions éducatives favorisant l'internationalité. Les liens familiaux de nos étudiants avec l'étranger vont des plus contraignants, les liens de sang, aux plus aléatoires, l'ouverture de la famille à l'étranger.

Dans un nombre assez élevé de cas, les relations avec l'étranger sont des relations directes de sang, l'un des deux parents ou des quatre grand-parents étant étranger dans le pays de résidence de l'étudiant, ou des relations par alliance, un membre de la famille ayant épousé un étranger, comme le résume le tableau 1.

¹ Le cadre historique d'aujourd'hui étant celui de la construction européenne.

Tableau 1

Les étudiants de familles mixtes

David (B): parents italiens, résidant en Belgique.

Karine B. (B): mère flamande, père wallon, résidant à Bruxelles.

Ana von O. (E): grand-père belge.

<u>Ulrich</u> (D) : mère polonaise, père allemand, résidant en Allemagne.

<u>Alberto</u> (I) : grand-mère allemande, grand-mère hongroise, mariées à des Italiens.

Julian (IRL): belle-soeur polonaise.

Aziz (IRL) : père mauritanien, mère irlandaise résidant en Irlande.

Mema (IRL) : soeur mariée à un Espagnol, belle-mère espagnole.

<u>Dimitri</u> (F) : mère russe, élevée en Angleterre, père francosuisse.

<u>Véronique</u> (F): mère franco-suisse, grand-mère belge, résidents français.

Sophie (F): soeur mariée à un Irlandais.

<u>Tyrone</u> (NZ) : parents d'Irlande du Nord, émigrés en Nouvelle-Zélande.

<u>David B.</u>(IRL): né aux E-U, père d'Irlande du Nord, mère d'Irlande du Sud.

<u>Christian de S.</u> (B) : né en Angleterre, mère anglaise, père francophone des Flandres.

<u>Paul</u> (U-K): père italien, mère anglaise, résidents au R-U, puis en France.

<u>Caroline</u> (L): mère serbo-croate, père luxembourgeois, grand-mère allemande.

<u>Emile</u> (L) : père italien, mère belge, grand-parents émigrés au Luxembourg.

Un total de dix-sept étudiants sur cinquante, soit 34% du groupe étudié, est issu d'unions mixtes. Les jeunes issus de ces familles sont des familiers des appartenances nationales multiples. Ils sont souvent eux-mêmes détenteurs de plusieurs nationalités ou de plusieurs passeports et possèdent plus d'une langue. L'étranger, sous la forme du plurilinguisme ou du pluriculturel, constitue leur habitat naturel. Accoutumés aux voyages dès l'enfance, ils forment un

groupe spécial que l'on baptisera les "habitués". Ils se décrivent eux-mêmes en utilisant des qualificatifs tels que "hybride" (David B.), "cosmopolite" (Vladimir), "international" (Tyrone), "multiculturel" (Christian de S.), ou encore "mélangé" (Emile).

La mobilité familiale constitue un autre type de lien avec l'étranger. Il peut s'agir d'une migration comme pour Tyrone dont les parents ont quitté l'Irlande du Nord pour s'installer en Nouvelle-Zélande ou pour Emile dont les grand-parents paternels ont quitté l'Italie quand son père avait 20 ans et les grand-parents maternels la Belgique pour le Luxembourg. Il peut aussi s'agir d'une expatriation professionnelle, comme c'est le cas pour Viviane qui passe sept ans aux Etats-Unis, à Hawaii. La mobilité professionnelle s'observe plus fréquemment dans les familles où les graines d'étrangeté germent déjà. Les parents d'Alberto, quadrilingues, ont tous les deux effectué des périodes d'études à l'étranger.

Les étudiants qui n'ont pas de liens avec l'étranger par le sang ou par des expériences de mobilité réelle mentionnent d'autres signes qui traduisent l'ouverture familiale à l'étranger sans mobilité spatiale. L'accueil des étrangers chez soi représente une de ces formes de mobilité virtuelle. L'habitude est acquise dès l'enfance de côtoyer des étrangers dans son espace intime. Chez Myriam, on a l'habitude de sentir une ambiance différente à la maison : "ça donnait envie d'aller voir comment c'était dans les autres pays au lieu que ce soit toujours les autres qui viennent chez vous". Le déplacement des autres chez vous et les contacts interculturels qu'ils suscitent font partie du capital de mobilité des étudiants voyageurs qui sont nombreux à les citer comme "premiers contacts avec l'étranger". Modalité de voyage virtuel prisée par les familles soucieuses d'ouverture, la maison ouverte représente la première étape d'un processus "d'élargissement des horizons" qui se développe "comme une boule de neige", par l'habitude des va-et-vient mutuels.

"So it was always a very open house and that was very, very important for the openness, because you feel free to invite people when you are somewhere in Tchechoslovakia,

and you have someone that is going to Portugal, you can always tell them freely: "well, stay in my place", there's no problem because it's something that you are used to... And then progressively, we had those American friends, and then we started to go out a little bit tourism and visiting some friends, you know it's like a snowball. My friends come and my friends go". (Luis)

Cependant, ajoute Luis, les obstacles au voyage européen ne sont pas uniquement dus à l'éloignement. Des facteurs internes, politiques, économiques ou sociaux, peuvent créer un climat "d'inertie au voyage".

Le fait de résider dans une zone frontalière est également cité comme un facteur favorisant l'ouverture familiale à l'étranger. Véronique mentionne trois régions frontalières : "donc, j'ai toujours été comme ça, comme ça baignée dans un, dans un... en plus, j'ai toujours habité dans une zone frontalière. A la frontière belge, beaucoup de gens qui traversent, à Lille c'est pareil et en Alsace la même chose". Le passage de frontières, en devenant une pratique courante, se démystifie et habitue ces résidents à ce que Giacomo appelle le "mixage géo-culturel", facilitant d'autant la perméabilité intra-européenne.

Dans la grande majorité des cas, les étudiants dressent un portrait de leurs parents en termes qui se ressemblent : pro-européens, grands voyageurs ou désireux de voyager, curieux, professionnellement ouverts sur l'international, ils n'ont pas tous eu la possibilité d'assouvir dans la réalité leur désir d'étrangeté. Certains transmettent à leurs enfants leur rêve de découverte. Le père de Javier, en Espagne, a toujours eu cet intérêt, mais ne parle que l'espagnol.

"Well, in my family, there was not really an international background at all. My parents... are from Leone and they have travelled, but just for holidays. So they were... very Spanish (he laughs) and they didn't speak any languages, just Spanish... and so my father always... he says that he always wanted to go out and get to know cultures that he couldn't because of his condition, so his situation and eh... he wanted his children to go out and know things and meet the people and so... he just...he sent us, my brother and I, away to England."

Ce père choisit pour ses trois enfants une éducation explici-tement internationale : l'apprentissage de l'anglais à 4 ans, le premier séjour à l'étranger à 8 ans, suivi de séjours linguistiques annuels en Angleterre, un mois aux Etats-Unis à 14 ans, une année d'études aux Etats-Unis en fin d'études secondaires.

Ana L. de Madrid et Mathias de la Forêt Noire évoquent également le "rêve" refoulé de leurs pères, "jaloux des gens qui parlent les langues étrangères" parce qu'ils n'en avaient pas eu la possibilité pendant leurs études, et qui n'ont pu travailler que dans leur pays natal. Le rêve, qui ne se réalise pas à la génération des parents, influence le trajet des enfants.

Les rares étudiants qui déclarent que leur famille n'est "pas particulièrement internationale" ont à cœur de se démarquer personnellement de l'influence potentielle de la famille. Irene souligne que c'est elle qui a des "objectifs internationaux", que le désir de mobilité vient d'elle ("c'est juste moi") et qu'il se concrétise par un intérêt constant pour les langues étrangères, dès le plus jeune âge.

"I... My family is not very international. We are all Dutch and I have got one brother who prefers to stay in Holland, but for holidays we went abroad. It is not that my family is very international, but I have got my international objectives. I think it is me who is just interested... and we travel with the family, but most of the time in Europe. No it's just me. It's something I always wanted, I don't know why. (From the beginning?) From when I did my High School I was always very into different languages and when we were in France, for example when I was twelve, I always tried to understand a bit and what I have learned at school and to use it at least. I took all the languages I could do at school for my A levels. For example, I was always very into other languages as well, learning about different countries. Not something for my family, it is just me. Not really anybody, not a nephew or something." (Irène)

Le goût du voyage s'affiche ici avant tout comme le fait d'un individu, une aventure personnelle, indépendante des influences familiales possibles.

3 - Le voyageur et les autres : le goût du voyage

D'ailleurs, l'hypothèse liant contexte familial et désir de mobilité parait simplificatrice quand on constate que, si l'individu interrogé a fait le choix de l'ouverture à l'étranger, ses frères ou sœurs ne l'ont pas toujours fait, bien au contraire. L'ouverture familiale à l'étranger n'induit pas nécessairement les mêmes effets chez tous les enfants. Dans le contexte d'un même parcours familial, certains enfants seront plus mobiles que d'autres. Les étudiants interrogés ont acquis, eux, le goût du voyage. Comment s'expriment ces variations à l'intérieur de la famille?

La personnalité entre en jeu. La sœur de Cathie n'aime pas être loin de ses parents, rentrait chez elle tous les weekends quand elle était au lycée, et n'est jamais allée en Angleterre alors qu'elle aime beaucoup l'anglais. Les frères de Steve ne voyagent pas. Dans la famille de Luis, les mêmes conditions ne dessinent pas des parcours identiques.

"It was funny because for instance, my sister who had the same conditions, she is not at all. She is very open, she has a lot of friends all over, but she found it hard to leave, telling her to leave home sweet home, it's difficult. So, I think that it has a lot to do with personality. I have always been since very early a little bit adventurous: first, you do things and then, you think about them. So you tend to... since very early to, to... to have a very, eh... instinct, instinct, and stomach as they say in England, and you take a lot of decisions, maybe not all of them rational but out of feelings, out of emotions, and a lot of the international options that I did, if not all of them, were like that: you see something and you say "why not?" and you go." (Luis)

Sa sœur a du mal à partir de chez elle : il lui manque le goût de "l'aventure" qu'il possède très tôt et qui l'incite instinctivement à faire des choix internationaux et à accepter le défi. Julianne précise que deux facteurs sont susceptibles d'expliquer la différence entre elle et sa soeur : l'âge et les impressions positives nées du premier contact. Elle effectue son premier séjour à 12 ans, sa soeur à 16 ans et,

dit-elle, "j'ai aimé ce que j'ai vu".

Dans l'ensemble, l'examen des relations inter-enfants fait apparaître deux cas de figure : le modèle d'identification familiale et le modèles de différenciation familiale, le cas des enfants uniques étant à part. Souvent, les frères et soeurs aînés servent de modèle et les plus jeunes s'inspirent de leur parcours pour construire le leur, dans le cadre d'une cohérence familiale. Par exemple, les frères d'Elvire sont tous partis aux Etats-Unis avec Nacel avant elle ; les frères et soeurs de Julian vivent et travaillent à l'étranger, et l'encouragent à faire de même ; le frère d'Alberto qui avait effectué un séjour Erasmus positif l'a incité au départ. Dans ces circonstances, le plus jeune reproduit le parcours des aînés. De façon similaire, mais inverse, quand les voyageurs sont les aînés, ils évoquent la fascination un peu jalouse que leur expérience provoque chez ceux qui sont trop jeunes pour l'évasion. Ici, le modèle de l'aîné sert d'empreinte invitant à l'imitation ou à l'identification familiale.

En revanche, certains marquent leur parcours à l'opposé de celui de leurs frères et soeurs et se différencient des pratiques familiales. Cela peut être le cas des plus jeunes dont les aînés ont une génération d'écart et n'ont pas bénéficié d'une conjoncture favorable, les voyages étant coûteux, comme dans les familles de Sophie ou d'Ulrich, derniers de six enfants. Ulrich explique que la génération de l'aprèsguerre ne voyageait pas et que même le départ de sa soeur comme jeune fille au pair, il y a dix ans, était "toute une histoire". Le contexte actuel où, selon lui, "la distance est abolie en Europe, changement radical, et tout le monde le fait" incite à modifier les pratiques de mobilité familiale.

Une autre hypothèse explicative attire l'attention sur le parcours scolaire dans la relation à la mobilité. Les choix disciplinaires scolaires prédisposent-ils plus ou moins à la mobilité? Selon Julianne, sa soeur, qui s'intéresse à la gestion, à l'économie et à la géographie, aurait une "attitude différente" d'elle-même qui a toujours aimé les langues. Les étudiants linguistes sont-ils plus mobiles que les autres? Même si l'étude des langues étrangères devrait contribuer à aviver le désir d'errance, les expériences de mobilité dans notre groupe sont plus limitées chez les linguistes que chez

les non-linguistes!. Viviane, une des linguistes du groupe Erasmus, note d'ailleurs qu'il n'y avait que dix candidats linguistes pour trois places dans son université et que, outre la contrainte financière, "ça veut aussi dire que les gens n'aiment pas bouger"².

Les huit enfants uniques de notre groupe sont tous issus de familles elles-mêmes mobiles ou mixtes. Leurs parents les encouragent au voyage pour qu'ils élargissent un monde familial conçu comme potentiellement réduit. L'ouverture se manifeste chez les parents de David B. qui font tôt le pari d'une éducation européenne pour leur fils : il passe six semaines dans une école française à l'âge de 12 ans, puis quatre mois à 15 ans. Paul et Emile ont l'habitude dès l'enfance des vacances dans la famille de leur père et étendent le champ de leurs pérégrinations par la suite. La mère d'Aziz, qui a fait ses études à Paris, l'emmène très jeune chez ses amis français. Les parents d'Ana von O. l'encouragent à la mobilité, même s'ils se retrouvent seuls quand elle est partie. La position d'enfant unique se présente dans les cas cités comme menant à une politique familiale d'incitation au voyage par des parents soucieux d'ouverture.

Ainsi, si l'histoire familiale de nos étudiants manifeste, dans la majorité des cas, des signes de mobilité réelle ou virtuelle et de mixité culturelle que l'on peut considérer comme supérieurs à la moyenne, on ne saurait en conclure que l'ouverture familiale à l'étranger mène à des parcours individuels obligés. Des facteurs personnels interviennent qui disposent l'individu à faire le choix de l'aventure et à afficher son goût personnel du voyage. Les parents se retirent dans les coulisses à mesure que l'acteur principal s'approprie le devant de la scène. A cet égard, les expériences antérieures des étudiants peuvent infléchir de façon cruciale la représentation qui va se jouer.

¹ D'autres éléments peuvent entrer en jeu, par exemple les ressources familiales, financières et amicales.

² La mobilité Erasmus serait particulièrement faible en France où on comptait 15.100 partants en 1997-98, soit 1% la population étudiante française (Houguenague, Murphy-Lejeune & Vaniscotte, 1999).

4 - Les expériences anterieures de mobilité : contacts et séjours à l'étranger

Les expériences antérieures de mobilité constituent le second élément qui permet au jeune de se constituer un capital de mobilité. Nous appelons "expérience de mobilité" tout contact avec ou séjour dans un pays autre que le pays d'origine du jeune, impliquant un passage de frontière nationale. La mobilité interne est donc exclue de cette catégorie. Nous présentons dans le tableau 2 une partie de nos résultats où l'on indique les types de contacts et de séjours effectués à l'étranger, leur durée, les destinations choisies, les modalités du séjour étant plus ou moins manifestes. Nous faisons aussi apparaître les étudiants d'appartenance mixte, souvent exposés à la mobilité dès l'enfance, ainsi que les séjours ayant suscité une première expérience d'adaptation.

Certaines précautions s'imposent dans la lecture du tableau. Les informations concernant les expériences antérieures étaient élicitées non pas quantitativement, mais en réponse à l'une des premières questions de l'entretien : "quelles expériences de l'étranger aviez-vous avant de partir ?". On peut donc estimer que le tableau rend davantage compte des principales expériences que de la totalité. Là où cela était possible, les données recueillies par questionnaire écrit sont venues compléter la réponse et cette lecture attire l'attention sur l'ambiguïté du terme "expériences de l'étranger". Par exemple, Karine B. n'inscrit sur son questionnaire que ses expériences hors de Belgique, la question portant sur "le nombre de mois passés à l'étranger avant de partir". Or, elle révèle dans l'entretien que ce qui l'a le plus marquée comme "expérience d'étrangeté" sont ses séjours répétés dans un pensionnat linguistique néerlandais, comme d'ailleurs son compatriote Christian de S. qui précise que "c'est pas vraiment l'expérience de l'étranger, ce serait plutôt l'expérience d'une culture autre". Ainsi, l'expérience de l'étranger ne se confond pas toujours avec un déplacement hors de ses frontières et devrait inclure les expériences d'étrangeté vécues chez soi entre systèmes linguistiques ou culturels concurrents. D'ailleurs, les étudiants sont amenés à préciser eux-mêmes, au cours des entretiens, les contours de la notion "expérience de l'étranger". Ils repèrent trois critères comme participant à la construction de cette expérience : la durée ("Ah bon, vous comptez même les voyages de dix jours ?", s'étonne David), la qualité des contacts avec les natifs qui distingue les vacances du touriste de l'expérience du "séjournant", et le fait que le voyage s'effectue seul/e ou pas.

Tableau 2

Les expériences antérieures de l'étranger.

ERASMUS

<u>Karine B.*</u> (B) : six ans de séjours linguistiques dans un pensionnat néerlandais, dès l'âge de 10 ans#² ; deux séjours linguistiques de deux semaines en Angleterre : un stage, un séjour dans une famille.

<u>Birgitta</u> (D): plusieurs vacances en Europe, avec ses parents, puis avec des amis (Espagne, Portugal, Italie, France, Grèce); huit mois dans une famille à Londres, à 17 ans.

<u>Ana L. (E)</u>: trois séjours linguistiques en Angleterre ; deux séjours de deux mois dans une famille américaine.

<u>Ulrich</u>* (D): visites dans la famille polonaise de sa mère ; un voyage européen avec des amis (Urss, Pologne, Yougoslavie, Italie, France, Espagne) ; séjours aux E-U, dont un de quatre mois chez des amis# ; un été pour travailler en Russie, Ukraine, Pologne.

<u>Alberto</u> (I): nombreux voyages familiaux; à 10 ans, séjour familial aux E-U. de cinq mois; trois séjours linguistiques en Angleterre à 8, 11 et 13 ans; un été d'études aux E-U à 16 ans.

<u>Viviane</u> (F): séjour# de sept ans à Hawaii (de 6 à 13 ans); voyages familiaux internationaux; un mois comme jeune fiffe au-pair en Suisse à 14 ans; deux mois au Canada à 16 ans chez des amis; voyages étudiants, interrail en Europe ou, plus lointain (Inde, à 18 ans).

Aziz* (IRL) : école primaire bilingue anglo-allemande ; un an dans un pensionnat gaélique, à 11 ans#; voyages en France, enfant ; séjours amicaux en France, un mois ou

¹ L'astérisque indique les étudiants de famille mixte.

 $^{^2}$ Ce signe renvoie à la première expérience d'adaptation, quand elle est explicitement identifiée par les étudiants comme telle.

deux, adolescent ; interail en Europe à 19 ans ; un été à travailler aux E-U à 20 ans.

Mema (IRL): séjours en Espagne: deux mois à 13 ans#, un mois à 14 ans; à 15 ans, un trimestre dans une école espagnole et un séjour linguistique d'un mois en France#; à 16 et 17 ans, autres séjours; à 19 ans, un été à travailler aux E-U (20 ans: séjour Erasmus).

ASSISTANTS

<u>Orla</u> (IRL) : contacts avec pays de la diaspora irlandaise ; voyage scolaire de 10 jours en France ; séjour-échange étudiant de six semaines à Paris (IUFM).

<u>Dimitri*</u> (F): vit en Angleterre enfant; voyages familiaux; à 14 ans, un mois aux E-U#; à 15 ans, séjour linguistique en Angleterre de six semaines; un mois en Irlande à 16 ans; à 17 ans, trois mois à travailler dans un hôtel irlandais; puis, trois séjours irlandais à travailler (restauration de monuments, boutique de tourisme).

Sylvia (F): voyages familiaux et de classe en Angleterre et en Espagne; un séjour d'un mois en Floride, étudiante; cinq voyages européens de vacances (une semaine) et linguistiques (trois semaines).

<u>Véronique*</u> (F) : correspondantes allemandes, deux fois par an, à partir de 12 ans ; visite d'école de deux jours à Brighton ; voyages européens en famille et avec des amis ; séjour chez des amis italiens.

<u>Myriam</u> (F): contacts personnels par jumelages-activités sportives; séjours linguistiques de deux-trois semaines tous les ans depuis 14 ans (UK, F, IR); séjour Tempus de deux mois en Pologne.

<u>Sinead (IRL)</u>: à 15 ans, visite scolaire en Europe (UK, F, H, A); séjours étudiants: échange d'une semaine en Belgique, séjour universitaire de six semaines à Paris (IUFM).

Sophie (F): à 13 ans, échange linguistique; à 16 ans, voyage en Irlande chez sa soeur; courts séjours à Londres; un été seule à travailler en Ecosse; un séjour Erasmus d'un an en Irlande (en 3è année).

Estelle (F): voyages familiaux, enfant: deux en Angleterre (B&B), quatre en Autriche (camping), un en Espagne; un voyage scolaire de cinq jours en Espagne; séjour linguistique de trois semaines en Angleterre (en DEUG).

EAP.

<u>David B.*</u> (IRL) : né aux E-U ; voyages familiaux internationaux ; deux séjours à l'école en France : six semaines à 12 ans, quatre mois à 15 ans ; voyages européens, étudiant ; un été à travailler aux USA.

<u>Christian*</u> (B : francophone) : naît et vit en Angleterre jusqu'à 2 ans ; pensionnat flamand à 12 ans#; vacances annuelles dans sa famille anglaise ; voyages européens.

<u>Törsten</u> (D): voyages familiaux internationaux; deux mois au Canada; six mois à travailler au Club Med (Bahamas, Brésil); séjour étudiant d'un an à Aix-en-Provence; amie brésilienne.

<u>Paul*</u> (UK) : vacances annuelles dans sa famille italienne ; vacances familiales en Europe ; échange scolaire en Allemagne ; interrail en Europe avec des amis anglais ; voyage aux E-U. entre Européens ; camp d'été avec des étudiants français ; séjour étudiant d'un an en France.

<u>Caroline</u>* (L): vacances annuelles dans sa famille yougoslave; séjour de deux semaines en Allemagne à 10 ans#; nombreux voyages en Europe; stages en Angleterre.

<u>Luis</u> (P): maison ouverte: contacts internationaux chez lui, jeune; visites chez des amis étrangers ou voyages touristiques; nombreux séjours internationaux avec AIESEC.

<u>Steve</u> (UK-Ecosse): plusieurs vacances familiales à l'étranger, jeune; voyages scolaires; séjour scolaire à 16 ans (jumelage); assistant# pendant un an en France (en 3ème année d'université).

<u>Javier</u> (E): séjours linguistiques en Angleterre dès 8 ans; un mois aux USA à 14 ans#; à 16 ans, séjour scolaire d'un an aux USA.

Les traits saillants concernant les expériences de mobilité sont bien l'âge de la première expérience et la fréquence des contacts ultérieurs, comme le signalait l'enquête Erasmus, mais aussi la proximité des destinations initiales. Ces éléments partagés n'excluent pas les variations à la fois entre les trois groupes décrits et selon les pays d'origine.

Les étudiants, dans leur majorité, ont eu leur premier contact avec l'étranger jeunes, sous la forme de voyages familiaux ou de séjours linguistiques. Les voyages en famille rendent compte du degré de mobilité parentale évoqué plus haut, lui-même fonction des ressources familiales ou des pratiques nationales. Le séjour linguistique correspond, en général, aux débuts des apprentissages de langues étrangères ce qui, pour cette génération donnée, exclut l'apprentissage précoce, sauf exception, comme au Luxembourg. L'âge des premiers séjours linguistiques, le plus souvent entre 12 et 15 ans, manifeste le désir parental d'une éducation ouverte. Organisés par l'école, là où l'initiative familiale est absente, les visites et séjours scolaires assurent au jeune Européen un minimum de mobilité durant sa scolarité. En conséquence, une seule étudiante a attendu l'expérience universitaire avant son premier contact avec l'étranger. La précocité de ces contacts signalerait-elle un "âge critique" correspondant à une période de plus grande plasticité interculturelle ? Nous ne pouvons qu'enregistrer la tendance générale chez ceux qui deviendront voyageurs aux contacts précoces avec l'étranger.

Ce facteur est cumulatif : les séjours débutés tôt se répètent et s'ajoutent. Les contacts ultérieurs sont, dans l'ensemble, réguliers, leur fréquence s'inscrivant naturellement dans le parcours des vacances scolaires du jeune. Le capital de mobilité est composite : ces séjours alternent, en début de parcours, avec les visites de courte durée valorisées par les institutions scolaires ou encore avec les vacances à l'étranger où "on ne rencontre que des touristes" (David). La représentation quantitative des expériences accumulées1 révèle une durée totale de séjours à l'étranger supérieure, dans la majorité des cas, à quatre-cinq mois et pouvant s'étendre à plus d'un an, que ce soit sous la forme de séjours nombreux et courts, comme pour Luis qui mentionnent "plusieurs séjours de trois mois", ou d'un ou deux séjours plus longs, comme Törsten qui évoque deux séjours de neuf et de cinq mois.

Les expériences de mobilité ainsi amassées au bénéfice des jeunes constitue un capital à partir duquel le séjour d'un an fait figure de développement spontané. Ana L.

¹ Précisée dans les questionnaires écrits, la question offrant un choix entre plusieurs durées, exprimées en mois : "Combien de mois avez-vous passé à l'étranger au total avant votre départ ? de 1 à 3 mois, de 4 à 8 mois, de 9 à 12 mois, de 1 à 2 ans, davantage".

explique qu'après plusieurs séjours, on s'attend naturellement à partir pour un an. Prolongement d'un parcours entamé loin en amont, le séjour d'un an marque aussi une étape plus avancée dans la progression des formes de voyages entrepris. En effet, avec l'âge, on observe plusieurs évolutions : dans le type de voyage (vacances familiales, séjour linguistique, voyage étudiant, séjour de travail d'été), dans l'acquisition d'une plus grande autonomie (en famille, avec des amis, seul/e), ainsi que dans la distance géo-culturelle relative aux destinations choisies. C'est pourquoi on peut dire que l'apprentissage de la mobilité se construit progressivement et de façon mesurée.

5 - Une mobilité mesurée

Le désir d'aventure paraît relever du mythe quand on observe les débuts de ces parcours d'apprentissage. En effet, les destinations initiales des jeunes Européens frappent par leur proximité, familiale ou linguistique, et par l'absence de diversité des pays visités. Dans le cas des enfants biculturels, la proximité familiale prend l'apparence de vacances dans la famille du parent migrateur. Même si celles-ci représentent une "grosse expérience de voyages", elles sont à peine comprises dans les expériences de l'étranger par celui qui les vit de l'intérieur.

"En fait, eh, j'ai eu une grosse expérience de, de voyages à l'étranger, c'était... en fait, mes parents sont italiens... et eh... c'est-à-dire que... tous les ans, au mois de juillet ou au mois d'août, on partait un mois en Italie et eh... en fait, c'était même pas une expérience de l'étranger puisqu'on partait dans ma famille et c'était dans un village où je connaissais tout l' monde... et eh... enfin, je parle italien couramment." (David).

David souligne bien que, quoique situées géographiquement "à l'étranger", les familiarités affective, sociale et linguistique, réduisent l'étrangeté de ces expériences. Quand le jeune se déplace avec sa famille, l'éloignement est tout aussi relatif : les familles européennes ont tendance à voyager à l'intérieur de l'Europe, souvent dans des pays limitrophes ou ensoleillés, et surtout l'accompagnement familial limite singulièrement le risque d'exposition à l'étrangeté.

Quand le jeune se déplace seul, les destinations choisies le sont principalement pour des motifs linguistiques. Là encore, l'éloignement est relatif puisque l'apprentissage progressif de la langue vise à réduire l'écart communicatif existant entre l'étranger et les natifs. Les langues les plus enseignées en Europe étant peu nombreuses, les destinations familières à la majorité des apprenants correspondent à des options linguistiques. Cet objectif linguistique prédominant obscurcit parfois d'autres considérations relatives aux modalités d'apprentissage de l'étranger. Il est certain par exemple que la qualité des contacts interculturels noués à l'occasion d'un séjour reposant sur une transaction commerciale sera médiocre, tous les étudiants en font état. Karine B. décrit l'asymétrie de ces relations "un peu spéciales" comme gênante : elle rentre de ses cours et activités, on lui donne son dîner à prendre devant la télévision, et elle occupe la chambre d'un des enfants de la famille. A l'opposé, quelques chanceux parviennent à établir des liens de proximité affective avec leurs interlocuteurs étrangers, qu'ils appellent souvent leur "seconde famille", la chaleur familiale native étant reconduite dans une autre famille symbolique. Dans ce cas, l'apprentissage de l'étranger est ressenti comme une "immersion totale" parce que le jeune étranger, accepté à l'intérieur de la famille locale, se transforme de spectateur en participant de la scène sociale.

L'apprivoisement des premiers espaces "étrangers" pour les jeunes Européens est donc timide puisqu'il s'effectue essentiellement à l'intérieur de l'Europe. D'ailleurs, pour ceux qui s'aventurent hors d'Europe, la destination principale est à nouveau rassurante par sa proximité linguistique, voire culturelle, puisqu'il s'agit des Etats-Unis, pays que les jeunes abordent seuls, plus tard, en général vers 15-16 ans, après plusieurs séjours dans l'anglophonie européenne. Dans notre groupe, les voyages lointains sont le fait d'étudiants mûrs, comme Jörg, Törsten et Luis, plus âgés que les autres, et sont souvent associés à une expérience de travail. Törsten travaille six mois au Club Med en Amérique latine. Luis accomplit de nombreux voyages dans diverses parties du globe dans le cadre de ses fonctions au sein de l'AIESEC¹. Pour beaucoup d'étudiants irlandais.

¹ Association internationale des étudiants en sciences économiques, "établie dans soixante dix-huit pays".

l'été de travail aux Etats-Unis représente un rite ponctuant le parcours universitaire. Viviane, familière de la culture américaine, constitue une exception puisqu'elle transpose en France cette pratique du travail d'été, peu coutumière dans les pays européens où les étudiants sont subventionnés par leur famille ou par l'état.

En effet, on observe des variations au niveau des pays d'origine et des contextes familiaux. On sait par exemple que l'accès aux voyages varie en fonction du coût, plus élevé à partir de pays périphériques qu'au départ de pays jouissant d'une position géographique centrale et limitrophes d'autres pays. Historiquement, pour la génération des parents des étudiants interrogés, l'habitude du voyage est davantage un privilège qu'une pratique répandue, comme l'illustrent les rêves enfouis des parents. L'histoire de la mobilité des étudiants se situe dans un contexte qui ne saurait se comprendre détaché des facteurs socio-économiques et historiques plus larges qui éclairent les variations à l'intérieur de chaque état et entre les états européens dans le degré de mobilité de leur population.

6 - La première expérience d'adaptation : une propédeutique

Les expériences d'adaptation peuvent comprendre toute expérience au cours de laquelle le jeune a vécu une transition entre deux mondes différents et a été contraint à s'adapter à son nouvel environnement. Or, la première expérience d'adaptation n'est pas nécessairement suscitée par un déplacement à l'étranger et peut avoir lieu dans son propre pays. Schütz (1944) évoque six expériences de transition qui correspondent à des situations de mobilité intraculturelle : sociale, familiale, scolaire, géographique, professionnelle, et économique. Elles ont toutes en commun de confronter l'individu à un monde inconnu dont il ne maîtrise pas les règles de navigation sociale ce qui lui confère le statut d'étranger temporaire. Schütz revendique d'ailleurs la générabilité de son analyse à d'autres situations d'étrangeté. La spécificité de l'expérience de l'étranger serait due au fait qu'à la discontinuité socio-culturelle s'ajoute la discontinuité linguistique qui en est le signe distinctif.

Les premières expériences identifiées par les étudiants comme ayant exigé une adaptation sont occasionnées par des changements d'ordres divers. Une des situations de mobilité interne volontiers citée est celle de l'étudiant qui quitte la campagne pour aller à l'université en ville, situation mentionnée par Aziz à propos d'un ami dont il estime qu'il a pu s'adapter à Louvain et qu'il n'est pas passé par les mêmes phases ("la courbe en U") que lui-même parce qu'il avait vécu deux ans seul auparavant.

"He didn't go through the same... U curve as I went through... and that's because he's from the country and he's lived, he's lived, you know, by himself in Dublin for two years beforehand... and he never seemed to be worried by any... he adapted, I would think." (Aziz)

Le changement d'institution scolaire ou universitaire est fréquemment vécu par les jeunes comme un moment de transition dramatique. Giacomo en parle à propos de son adaptation à un collège italien très strict et Ulrich à propos de son arrivée dans une école secondaire. Mais la transition est décrite comme plus totale, et potentiellement traumatisante, quand l'individu se retrouve dans un pensionnat linguistique où l'on interdit l'usage de la première langue. Pour Christian de S., ce changement de régime linguistique, alourdi de la rupture d'avec la famille à 12 ans, a été "dur".

"Donc, j'ai fait mes... mes primaires en français et mes secondaires en néerlandais... j'ai changé de régime linguistique à l'âge de 12 ans et ça, ça a été plus une expérience que Paris parce que Paris n'a pas... eh, la France n'a pas du tout été quelque chose de spécial pour moi. Je m' sentais, j' veux pas dire qu' j' me sentais à la maison, chez moi, parce que le pays et la culture est différente, eh... Mais, la langue fait beaucoup et ne va pas déraciner. (...) Et ça a été très dur parce que je n' me... je n' parlais pas un mot d' néerlandais et eh... j'étudiais à la maison et j' suis parti dans un pensionnat et donc, ça, j'ai eu... j'ai eu tout en même temps et... la pilule a passé." (Christian de S)

On note dans ce témoignage le poids déterminant de la langue comme facteur de déracinement, qui relativise d'autant l'effort d'adaptation auquel seront soumis ceux qui feront l'économie de l'adaptation linguistique. Mais, si le déracinement est total ("j'ai eu tout en même temps"), "la pilule" finit par passer.

Que le déménagement soit personnel ou familial, la mobilité géographique intraculturelle, particulièrement pour un adolescent, est conçue comme une expérience comparable à celle de la mobilité hors des frontières nationales, car elle entraı̂ne souvent avec elle d'autres changements. Les variétés inter-régionales, de langue ou de climat économique, constituent dans certains pays une rupture surprenante. Dimitri compare l'expérience de l'étranger à un déménagement complet où seule la langue resterait la même.

"Oui, déménager, déménager tout à fait. Non, déménager : complètement. Changer d' pays, c'est comme déménager d'maison. C'est-à-dire qu'on s' retrouve dans un endroit qu'est complètement nouveau, il faut s'adapter au temps, au nouveau logement, aux nouveaux voisins, à la nouvelle culture parce que souvent quand on change de région, on change de culture, eh... au nouveau parler, aux nouvelles habitudes. Mais, c'est comme si on changeait d'pays finalement' y a qu' la langue qui reste la même!" (Dimitri)

Changer de pays implique une triple rupture : le déménagement puisque l'on quitte un territoire géographique, le dépaysement puisque l'on quitte un territoire social et culturel, le déracinement puisque l'on quitte un territoire affectif, personnel et linguistique. Son départ d'une ville du sud de la France pour un village des Alpes où il s'est senti un intrus dans une société perçue comme renfermée ("des gens qui ont des préjugés stupides") provoque une rupture telle qu'il estime le temps d'adaptation à sept ans. Son adaptation négative en France est transposée en adaptation positive en Irlande¹, ce qui le mène à vivre la rupture comme libératrice. C'est probablement la raison pour laquelle il n'a pas le sentiment d'avoir eu à s'adapter à "l'étranger".

Si la nécessité de s'adapter est requise dans d'autres cas de changement social que le déplacement à l'étranger,

 $^{^{\}rm 1}$ Pays dans lequel il souhaite d'ailleurs s'installer en fin de parcours.

pour la plupart des étudiants, la principale expérience d'adaptation vécue est constituée par le premier séjour effectué à l'étranger, qui fait fonction d'initiation et s'accompagne fréquemment de l'expérience du choc culturel. Pour certains, ce séjour a lieu quand ils sont jeunes, vers 12 ans, et la distance paraît considérable, surtout si d'autres ruptures avec la famille ne les ont pas préparés auparavant. Pour d'autres, ce sont des séjours plus tardifs, vers 15 ans. La différence d'âge a-t-elle une incidence sur le choc qui accompagne l'expérience ? Les remarques de Mema, de Julianne, d'Ulrich et de Jörg sembleraient le confirmer. En d'autres termes, passé un certain âge, la "pilule" passe moins facilement. Plus l'étudiant est âgé, plus le choc serait rude et tenace. La durée du séjour entre en jeu également, les séjours des très jeunes étant souvent de courte durée, ce qui réduit la période de choc et d'adaptation, alors que les séjours ultérieurs ont tendance à s'allonger. Ceci étant, la première adaptation est bien une initiation dans la mesure où elle introduit aux premiers éléments d'une connaissance à approfondir.

Ces connaissances varient-elles d'un pays à l'autre ou sont-elles transférables d'une expérience à l'autre ? Mema suggère que pour chaque pays, il faudrait une première adaptation. Julianne renchérit en expliquant que ce sont les débuts dans un nouvel environnement qui sont difficiles alors qu'au bout d'un certain temps, on a acquis une familiarité relative avec certains comportements et habitudes culturels qui "procurent un avantage". C'est l'absence de familiarité qui provoquerait le malaise ou le choc du début. Mais, si chaque pays requiert une période de familiarisation différente, la première expérience d'adaptation facilite et atténue la seconde dans la mesure où l'individu est préparé. Il sait ce qui l'attend non pas en termes de variations culturelles, mais en ce qui concerne le processus consécutif à un changement d'environnement. Cette connaissancelà est transférable et prépare le terrain pour les expériences ultérieures. La première adaptation, quelle qu'elle soit, a des vertus propeudétiques et le contexte de la première adaptation peut être autre qu'une situation de mobilité transculturelle sans altérer le capital adaptatif acquis. Au cas où l'expérience d'adaptation précède l'expérience de mobilité, le capital adaptatif participe à la constitution du capital de mobilité.

7 - Le capital de mobilité acquis

Le capital de mobilité acquis n'est pas distribué également entre les trois groupes étudiés. L'effort de catégorisation ébauché et représenté au tableau 3, a pour fin de résumer les grands traits qui permettraient d'évaluer le degré de mobilité acquis par un étudiant avant son départ pour un séjour d'un an. Les trois critères utilisés sont ceux que l'on vient d'analyser : liens familiaux avec l'étranger, durée et diversité des contacts et séjours, expérience antérieure d'une adaptation. On pourrait en inclure d'autres, notamment les compétences linguistiques, la familiarité avec des cultures diverses, les liens personnels avec l'étranger. Notre choix s'oriente vers les facteurs permettant de saisir l'élaboration dans le temps d'une trajectoire personnelle. Comme toute classification, celle-ci est sommaire et les séparations ne sont pas étanches1. On pourrait aussi ajouter en amont, la catégorie des "débutants", et en aval, celle des "professionnels".

Tableau 3

Le patrimoine de mobilité acquis.

LES ÉTUDIANTS AVERTIS.

Erasmus: Laurent, Ana von O., Ana L.

Assistants: Orla, Olivia, Karen, Regina, Cathie, Sylvia,

Yannick, Myriam, Sinead, Estelle, Collette.

EAP: Emma?, Jeanette?, Christian G., Claus, Giacomo.

LES ÉTUDIANTS EXPÉRIMENTÉS.

Erasmus: Elvire, Julian, Aziz?, Julianne, Mema?

Assistants: Véronique, Karine?

EAP: Luis, Jörg?, Īrene.

LES ÉTUDIANTS HABITUÉS.

Erasmus: David, Karine B., Birgitta, Ulrich, Alberto,

Viviane, Laura.

Assistants: Dimitri, Sophie.

EAP: Tyrone, David B., Vladimir, Christian de S., Törsten, Andreas, Paul, Mathias, Caroline, Emile, Steve, Javier.

 $^{^{\}rm I}$ Le point d'interrogation, qui suit le nom de certains étudiants au tableau 3 rend compte de cette incertitude.

Les trois catégories sélectionnées, c'est-à-dire les étudiants avertis, expérimentés et habitués, sont censées représenter différents degrés concernant la compétence de mobilité. La différence entre les trois positions est d'ordre quantitatif, puisqu'elle met en évidence la durée des séjours à l'étranger, et non pas d'ordre qualitatif. On interprète ici le terme "mobilité" au sens strict de déplacement géographique accompagné d'une expérience de vie à l'étranger plutôt qu'au sens large relatif au savoir linguistique ou culturel acquis hors mobilité physique.

Les étudiants "avertis" ont à leur actif des séjours répétés au cours de leur scolarité secondaire dans des lieux étrangers rassurants par leur proximité, mais de quelques semaines, c'est-à-dire de courte durée, qui représentent une durée totale à l'étranger inférieure à cinq mois. Ils n'ont pas d'expérience antérieure d'adaptation à un milieu différent. Leur famille ne possède pas de liens directs avec l'étranger.

Nous inclurons dans la catégorie des étudiants "expérimentés" ceux qui ont effectué plusieurs séjours, souvent très jeunes, dans des lieux et milieux étrangers plus diversifiés pouvant inclure une expérience de travail, pour des périodes de courte ou moyenne durée, c'est-à-dire de quelques mois, le total de leurs expériences de mobilité étant supérieur à six mois. Ils n'ont pas encore l'expérience d'un séjour de longue durée hors de leur contexte familier et n'ont pas nécessairement connu une première expérience d'adaptation. Ils peuvent avoir des liens familiaux avec l'étranger.

La catégorie des "habitués" de la mobilité sont ceux qui possèdent une ou plusieurs des caractéristiques suivantes. Ils ont accumulé les voyages et séjours à l'étranger, parfois distants de leur lieu d'origine, souvent en raison de leur origine familiale, le total étant supérieur à un an. Ils ont déjà effectué un séjour de longue durée dans une culture étrangère et peuvent avoir connu une première expérience d'adaptation, notamment linguistique.

Les étudiants de l'EAP ont passé plus de temps que les autres à l'étranger. Le nombre total de contacts et séjours

les caractérisant est important. En particulier, ils multiplient les séjours de moyenne durée, c'est-à-dire de plusieurs mois. On remarque d'ailleurs que ces séjours s'inscrivent dans un contexte de travail d'été. L'étudiant change de rôle : de simple visiteur, il devient participant temporaire à la scène économique, progression qualitative dans son statut qui n'est pas sans incidence. En outre, dans ce groupe, un plus grand nombre d'étudiants a effectué des séjours de plus longue durée. Törsten a fait un séjour linguistique d'un an à Aix, comme Mathias à Paris, Andreas et Javier on tous les deux passé un an dans un collège américain, Steve effectue une année d'assistanat à Vernon. Ceux d'entre eux qui n'ont pas effectué de longue période à l'étranger sont souvent ceux pour qui les graines d'étrangeté existent dans le milieu familial. Sur un total de vingt, seulement trois étudiants ne possèdent aucun des éléments de ce patrimoine. On peut donc dire que les étudiants qui choisissent le parcours professionnel offert par l'EAP ont en commun une position initiale relative à l'étranger avancée : leurs expériences antérieures les font appartenir dans leur majorité à la catégorie des étudiants habitués.

Les étudiants Erasmus, dont quatre sur quinze sont de famille mixte, disposent également d'un capital de mobilité conséquent en raison de la régularité de leurs contacts, mais plus souvent sous la forme de séjours de moyenne durée : séjours linguistiques, échanges, voyages étudiants. En dehors des Irlandais, trois seulement ont travaillé hors de chez eux l'été. Les séjours de longue durée sont aussi moins fréquents dans ce groupe, trois étudiants seulement ayant passé un an à l'étranger. Ces étudiants sont aussi les plus nombreux à mentionner une expérience de choc culturel et d'adaptation, et à l'analyser. L'ensemble de ces caractéristiques inciterait à assigner le plus grand nombre des étudiants Erasmus à la catégorie des habitués ou à celle des expérimentés.

Le groupe des assistants, les seuls linguistes "professionnels" de notre échantillon, apparaît tout d'abord comme le moins expérimenté si l'on en juge par le nombre, la durée, la forme et la diversité des séjours accumulés, l'âge de leurs premiers contacts avec l'étranger, et leurs antécédents familiaux. Il n'y en a que deux de famille mixte sur quinze. Les

séjours privilégiés dans ce groupe sont institutionnels : voyages scolaires1, séjours ou échanges étudiants européens. Peut-être la moindre part accordée à l'initiative privée dans leur cas, par exemple à la recherche d'un travail à l'étranger, les dispose-t-elle à inscrire leur parcours professionnel dans l'itinéraire classique de l'étudiante qui s'intéresse à l'étranger : elle étudie les langues à l'université et se dirige vers l'enseignement. En revanche, s'ils paraissent de l'extérieur relativement moins aventureux et moins cosmopolites que leurs collègues non-linguistes, leur connaissance et surtout leur intérêt pour la langue étrangère les ont déjà disposés à un apprentissage systématique des distances linguistiques et culturelles. Ils sont peut-être davantage sensibilisés à la différence que ceux qui en ont une expérience vécue n'incluant pas toujours un apprentissage réfléchi ou un retour sur l'expérience. Est-ce une des raisons pour lesquelles les assistants font rarement état d'une expérience de choc culturel ou d'adaptation difficile ? La courbe de leurs expériences de mobilité met en évidence un apprentissage sans à coups, par périodes de courte durée, répétées. Ils ne sautent pas dans l'aventure et ménagent leurs efforts. Ils disposent d'un atout qui fait défaut aux non-linguistes : leur cursus universitaire entraîne une continuité dans le cheminement, où alterne apprentissage formel et expérience, ce qui rend la catégorisation plus délicate dans leur cas. En termes de mobilité effective, ils se définissent majoritairement comme des étudiants avertis plutôt qu'expérimentés ou habitués, alors que leur formation disciplinaire les rompt à l'exercice de l'étrangeté davantage que leurs collègues voyageurs.

Les différences entre les trois groupes reflètent dans une certaine mesure des différences socio-économiques, familiales et nationales. C'est en partie en raison de ces facteurs que nous définissons les étudiants voyageurs comme une "élite migratoire" au sens où ils bénéficient, avant leur départ, d'un capital de mobilité que l'on peut estimer supérieur à celui de la majorité de leur classe d'âge dans leur pays. Mais, ils sont une élite migratoire à d'autres titres,

 $^{^{1}}$ Les étudiants français pratiquent aussi les voyages familiaux, mais c'est là une des principales différences entre les deux nationalités représentées dans ce groupe.

parce qu'ils ont répondu à l'invitation au voyage en l'inscrivant dans leur histoire de vie personnelle, non plus familiale, et parce que le parcours qu'ils vont accomplir accroît leur patrimoine professionnel, culturel et personnel. Cette nouvelle élite migratoire, si elle renoue avec une tradition séculaire, celle des pérégrinations étudiantes, rompt avec une autre, celle du migrant économique ou politique impulsé par la nécessité. Entre ces deux formes de migration, les étudiants voyageurs d'aujourd'hui s'engagent à un nomadisme d'un nouveau type. C'est surtout l'investissement qualitatif dans leur avenir qui les distingue des autres. Conscients de la concurrence au niveau des emplois, ils saisissent les enjeux de l'ouverture professionnelle, tout en étant quelque peu effrayés initialement à la perspective de la carte qu'ils jouent parce qu'ils ne maîtrisent pas toutes les donnes du jeu engagé. Comme l'explique Jeanette, l'EAP "n'était pas véritablement un choix stratégique", mais finit par devenir "quelque chose qui devait arriver". L'étudiant est prêt à saisir au vol le hasard et à s'engager dans l'incertain

CONCLUSION

Les étudiants voyageurs, vagabonds potentiels.

De quelle façon les expériences antérieures, mobilité et adaptation confondues, préparent-elles le jeune au projet à venir ? Il est indéniable qu'elles créent un arrière-plan, un paysage imaginaire et mental relatif aux pays visités¹ et à la pratique de la langue, mais aussi à l'expérience du séjour à l'étranger et au processus d'adaptation qu'elle implique. Les "impressions" -au sens d'empreintes ou de sentiments formés- nées de ces premiers contacts, pour immédiates et superficielles qu'elles soient, joueraient un rôle crucial. En général, qu'elles soient positives ou négatives, les impressions vont influencer l'attitude du jeune envers l'étranger et le disposer à renouveler ou pas ses premières expériences. Le témoignage de Julian récapitule celui des autres : ces expériences lui donnent "le goût de vivre à l'étranger" (a fla-

 $^{^{1}}$ Mema dit : "I had a good picture of Spain in my brain".

vour for living abroad) et, ajoute-t-il, pas seulement à l'étranger, mais dans un pays dont il ne parle pas la langue.

Plus spécifiquement, le jeune voyageur a déjà acquis certaines habitudes ou attitudes qui lui faciliteront le parcours à venir. Karine B. évoque deux de ces acquis, l'attitude envers la langue étrangère et l'habitude de l'autonomie.

"D'abord parce que j'aime, j'aime bien m'exprimer dans une autre langue et j'ai pas peur même si je sais que j' fais énormément d' fautes, j'ai pas peur parce que quand j'étais p'tite j'étais obligée, ça ça a été un point positif parce que j'ai des amis qui parlent très bien une langue étrangère, mais ils n'osent justement pas l'exprimer parce qu'ils savent qu'ils font des fautes. Bon, je parle même si... je saute à l'eau... ça c'est une première... chose."

Ne pas avoir peur de parler la langue constitue un premier pas dans l'aventure, le saut linguistique. Le second, l'habitude de l'indépendance qui vient du fait d'être en dehors de la maison, est un saut matériel et mental : "j'ai appris à me débrouiller eh... à ne pas penser trop à la maison, bon, à... oui, à vivre indépendante quand même". L'autonomie est définie ici comme la capacité à se débrouiller sans bouée matérielle, mais aussi sans attachement mental à la maison. Ces attitudes acquises tôt prédisposent le jeune à poursuivre le chemin déjà parcouru : le capital accumulé est appelé à fructifier, c'est-à-dire à se multiplier naturellement sous la forme d'une mobilité de plus longue durée. La discontinuité temporelle, en ce sens, n'est que relative.

Le jeune voyageur représente un cas spécial de vagabond potentiel (Simmel, 1908), installé temporaire lui aussi, mais dans une situation autre que le cosmopolite ou l'expatrié. En effet, son attribut de jeunesse le distingue des autres voyageurs : pour lui, rien n'est encore joué. Il est dans un état d'apesanteur familiale, économique et sociale (Mauger, 1995). En partie affranchi des contraintes familiales, il bénéficie néanmoins d'un soutien économique qui limite quelque peu son indépendance. Mais, socialement, il n'a pas encore de responsabilités restreignant sa liberté. Le jeune peut donc "profiter pleinement" de ce moment privilé-

gié dans un parcours individuel, le temps de la liberté provisoire. D'ailleurs, si l'on définit la jeunesse comme une double insertion, dans le marché du travail et dans le marché matrimonial (ibid.), le jeune qui a déjà effectué ce double passage dans la vie adulte et s'engage néanmoins dans l'aventure du séjour à l'étranger, court le risque de vivre cette parenthèse biographique de façon négative. C'est le cas de Jörg qui souffre de ce qu'il ressent comme une "dévaluation sociale". Le décalage entre son expérience antérieure et celle de ses collègues plus jeunes lui confère l'impression de ne pas "cadrer" (to fit) dans le nouveau système, éducatif ou social. Le seuil sociologique de la jeunesse une fois franchi, est-il malaisé de revenir sur ses pas ?

Le séjour étudiant constitue en quelque sorte un "événement-frontière" caractérisé par l'indétermination sociale dans le processus de socialisation du jeune. Evénementfrontière entre la position sociale initiale, indiquée par l'itinéraire familial et scolaire, et la position sociale escomptée, professionnelle et matrimoniale, le séjour se place sous le signe de la transition, de la dualité, du passage. Que la tâche de l'étudiant soit d'étudier ou de travailler, elle n'est pas uniquement professionnelle et répond aussi à une invitation personnelle au voyage. Sa position temporaire dans la société ne le contraint pas à s'assimiler au sens où le migrant cherche à le faire. Son histoire avec le pays natal ne se résume pas à des va-et-vient plus ou moins manqués. En fait, son expérience de mobilité lui fait découvrir qu'il peut aller et venir ("I can go as I please", comme le dit Aziz). Surtout, à la différence du "séjournant" (Siu, 1952), il ne vit pas le va-et-vient comme une déchirure, mais comme une conquête : il éprouve un "plus" (I felt more). Car il sait qu'il peut toujours repartir : telle est la liberté qu'il a acquise sans en être tout à fait conscient, sans l'avoir encore mise à l'épreuve. Il a fait le premier pas pour se libérer. Jusqu'où ira-t-il ? L'avenir lui est ouvert, inachevé... La durée de son séjour n'est pas définitivement fixée. Le stade ultime de ce mouvement d'aujourd'hui à demain consiste à conquérir la liberté mentale et matérielle d'aller et venir.

BIBLIOGRAPHIE

HOUGUENAGUE A., MURPHY-LEJEUNE E. & VANISCOTTE F., 1999, "Higher Education Admissions and Student Mobility within the EU: Legislation, Policy, and Statistics", *ADMIT Report for Work Package* 1 (August 1999), pp. 1-39.

MAIWORM F., STEUBE W. & TEICHLER U., 1993, Expériences des étudiants Erasmus 1990-91, Kassel: Universität Gesam-thochschule.

MAUGER G., 1995, "Jeunesse: l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie", *Recherches et prévisions 40*, pp. 19-36.

MURPHY-LEJEUNE E., 1998, L'étudiant européen voyageur, un nouvel "étranger". Aspects de l'adaptation interculturelle des étudiants européens, Thèse de doctorat, Université Nancy 2.

MUSGROVE F., 1963, *The Migratory Elite*, London, Heinemann.

SCHÜTZ A., 1944, "The Stranger. An Essay in Social Psychology", *American Journal of Sociology* 49, pp. 499-507.

SIU P., 1952, "The Sojourner", American Journal of Sociology 58 (1), pp. 34-44.